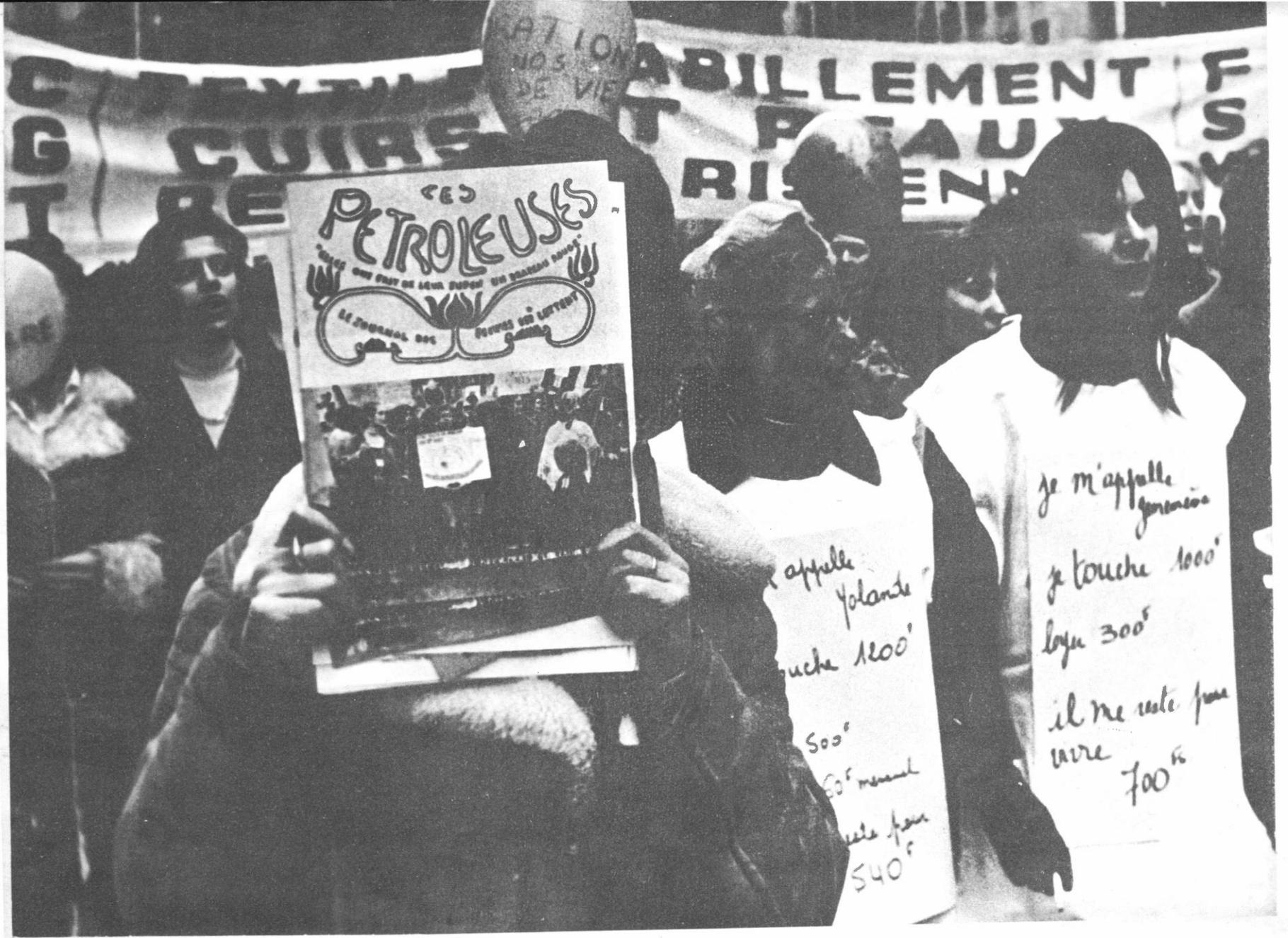


LES MÉTROPOLITAINES

TENDANCE
LUTTE DE CLASSES
DU MOUVEMENT
DE LIBÉRATION DES FEMMES

"ELLES ONT FAIT DE LEUR JUPON UN DRAPEAU ROUGE"





- SOMMAIRE -

pour une rencontre nationale des femmes	page 3			
9-10 Juin, nous arrêtons !!	page 4		reportage ... Darbois	page 12
ce que femmes veut	page 5		à l'ombre des jeunes filles	
quand "les petites bleues" voient rouges	page 6		en fleurs	page 13
un groupe d'instits.....	page 6		1er mai	page 14
être mère ?	page 7		giscard: nous n'abandonnerons pas notre libération	page 14
dessus ou dessous	page 7		comment avons-nous réalisé ce journal	page 15
banques :	page 8		femmes ... nouvelles	page 15
de la grève au groupe femmes				
cinéma : les valseuses	page 11		un coup de téléphone malheureux!	page 15
		si, je fais la grève le 3 et 10 juin	journal chanté d'une femme en ménage	page 16

Pour une rencontre



nationale

des femmes

15-16

JUIN

Avoir sorti « Les Pétroleuses », c'est d'abord une victoire contre notre propre isolement, notre propre absence d'expression qui ne faisait que refléter le silence des femmes sur elles-mêmes.

Par la discrimination et la surexploitation des femmes dans le travail, par le maintien du rôle traditionnel de la famille, par l'éducation répressive des enfants, par sa morale du travail et de la reproduction, la classe dominante exerce sur les femmes un pouvoir indispensable à ses intérêts. La lutte des femmes contre tous les aspects de leur oppression remet profondément en cause les structures de la société de classe et les valeurs qu'elle impose.

Lancer ce journal, c'est lancer un instrument de liaison entre les femmes ; celles qui luttent dans l'entreprise, celles qui se battent pour l'avortement et la contraception libres et remboursés, celles qui se sont regroupées dans les quartiers, boîtes, facultés, lycées et aussi celles qui n'ont encore rien fait de tout cela mais se posent des questions.

Tiré à 5000 exemplaires, le journal a été diffusé par les groupes et envoyé en province aux groupes que nous connaissions. La première apparition publique des « Pétroleuses » a eu lieu le 8 mars, lors de la manifestation des femmes de la CGT et des grévistes des banques : des journaux ont été échangés, des discussions se sont engagées, notre présence étant généralement bien accueillie. Aujourd'hui, le fait de poser les problèmes des femmes en tant que tels est devenu possible à partir de la situation dans le travail, la famille, la société. Aujourd'hui, de nombreuses femmes prennent conscience que les problèmes ne sont pas individuels et que les solutions ne peuvent pas non plus être individuelles.

En fonction de l'écho rencontré par le journal, en fonction de l'existence de nombreux groupes tant à Paris qu'en province et des discussions qui se sont menées, particulièrement sur le rapport entre lutte des femmes et lutte des classes, nous pensons qu'il est maintenant possible de passer à un nouveau stade.

Les groupes, c'est bien ; le journal, c'est un grand pas en avant, mais vers quoi ? N'est-il pas possible, maintenant, de se définir, de confronter les expériences, de se donner des objectifs et de s'organiser en un mouvement autonome des femmes ?

Pour en discuter, les groupes de quartier parisiens appellent à une rencontre nationale des femmes ouverte à tous les groupes — qu'ils se réclament ou non du MLF — et à toutes les femmes.

Lors de cette rencontre, il ne s'agira pas seulement de raconter notre oppression mais de réfléchir ensemble sur le travail, la famille, la sexualité, l'auto-organisation des femmes, le journal, les campagnes à mettre sur pied ; tout en resituant notre oppression dans le cadre du système qui s'en nourrit et la perpétue.

Nous pensons qu'il ne suffira pas de se rencontrer une fois l'an mais qu'il faut commencer à construire un véritable mouvement des femmes qui luttent. Non pas un « parti de femmes » avec une direction élue et une plate-forme d'adhésion, non pas un regroupement à l'occasion d'une initiative spectaculaire une fois par an, mais un lieu de prise de conscience et d'élaboration. Un mouvement qui nous permette à la fois d'approfondir l'analyse de notre oppression et de mener des luttes, fonctionnant par coordinations et assises et s'exprimant dans un journal.

Seul un mouvement autonome des femmes est capable de situer et de combattre notre oppression là où elle est.

la pilule libère-t-elle les femmes?

un salaire d'apprenti ça qui se paye?

femmes et... l'amour!

plus de...
transparence avec le mouvement
sa va pas!

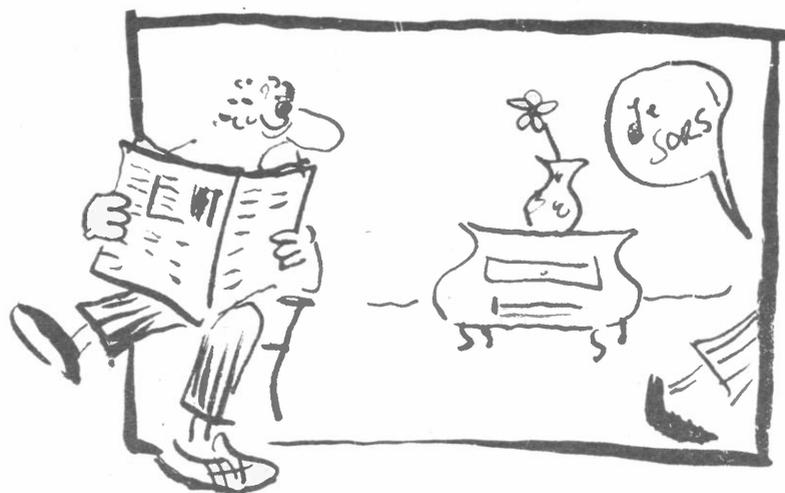
la grève c'était la grève, mais la maison c'était pour la grève pour elle.

interview des femmes de LIP

9-10 Juin 1974,



...NOUS ARRETONS !!



**NOUS ARRETONS D'ÊTRE BONNICHES
ET TORCHEUSES DE GOSSES !**

Nous ferons la grève du travail domestique, abêtissant, abrutissant, qui nous est dévolu « naturellement » ! Travail gratuit qui représente une économie pour les capitalistes, en crèches, restaurants, laveries et autres équipements collectifs.

MAIS COMMENT ?

**NOUS ARRETONS DE SOIGNER,
D'ASSISTER DE SECONDER !**

Nous ferons la grève du travail salarié. Nous en avons assez de faire les travaux les plus durs à l'usine, d'être les plus mal payées. Nous en avons assez d'être confinées dans des professions dites « féminines » : d'être serveuses, soignantes, d'accueillir, d'exécuter, de ranger... Parce que nous sommes incapables de « créer », que nous sommes « faites » pour laver la vaisselle !

Dans les entreprises, nous pourrions organiser une heure de débrayage, avec assemblée générale de discussion (avec le soutien, chaque fois que cela est possible, des sections syndicales).

Dans les quartiers, nous pourrions nous rassembler :

- pour porter notre linge sale à la mairie
- pour occuper une salle publique avec les enfants, etc.

Autant d'actions pour imposer une prise en charge collective de toutes les tâches domestiques et de l'éducation des enfants.

Nous briserons notre isolement dans le foyer. Partout, nous nous regroupons !

Dans les écoles, les CET, les lycées, les facultés. Nous pourrions organiser des discussions, des forums, des sketches. Partout, nous dénoncerons la discrimination que nous subissons dans l'enseignement et la formation professionnelle.

Partout nous prendrons la parole, nous serons dans la rue pour affirmer ce que nous voulons. Mais aussi pour montrer que nous voulons vivre autrement.

La grève des femmes ne sera pas une grève comme les autres. Par la grève, nous affirmerons une fois de plus que la libération de l'humanité tout entière, la transformation des rapports sociaux, la libération sexuelle... ne se fera pas sans nous, sans le mouvement des femmes.

MADELEINE

**NOUS ARRETONS DE NOUS TAIRE,
D'APPRENDRE, D'ÊTRE DOCILES !**

Nous ferons la grève du travail scolaire et universitaire. A l'école comme à la maison on nous prépare à notre rôle de future mère et épouse.

Nous en avons assez de faire des études littéraires « pour distraire nos futurs maris »... « C'est bien connu, une femme c'est idiot, ça ne peut pas faire des maths, ni être ingénieur » ! Exceptées quelques « phénomènes » qui sont d'ailleurs « anormales », pas de « vraies femmes ».

**NOUS ARRETONS DE DORLOTER, DE
CAJOLER, DE GARDER LES ENFANTS !**

En fait d'« éducation », c'est plutôt d'élevage qu'il faut parler. Avec le travail, les courses, les transports, le ménage... nous n'avons pas le temps de nous occuper des enfants, notre rôle se réduit à leur transmettre les rapports de domination-soumission-répression que nous subissons.

L'idée d'une grève des femmes a été lancée par les Féministes Révolutionnaires.

Nous, Pétroleuses, en ferons des journées de lutte contre notre oppression. La grève sera un moyen d'affirmer notre force et de construire le mouvement.



CE QUE FEMME VEUT !!...

A L'OMBRE DES MARIS

Avez-vous vu Mme Anémone Giscard d'Estaing ? Jolie, Mme Anémone Giscard d'Estaing, souriante, séduisante, met bien en valeur son époux : on l'envoie dans les colonies faire campagne pour son mari.

Mme Chaban-Delmas, elle, sera l'ambassadrice de toutes les femmes auprès de son mari-candidat.

Mme Danielle Mitterrand, elle, a été croix de guerre à 17 ans, ce qui ne l'a pas empêchée d'être bonne mère et bonne épouse.

De qui se moque-t-on ? Les candidats nous présentent tous leurs femmes comme des potiches ; c'est qu'ils nous considèrent comme des potiches.

Avez-vous vu comme tout à coup ils s'intéressent à nous ?

Ils ont tous leur mot à dire sur la contraception et « l'interruption de grossesse » (soyons polis !).

Les uns sont « pour » dans certaines conditions, les autres sont « contre », sans parler de Royer qui, si on le laissait faire, nous ramènerait, au nom de la famille, de l'hygiène et de la maîtrise de soi, aux bonnes vieilles ceintures de chasteté de nos aïeules...

C'EST EN LUTTANT...

Pourquoi tout à coup parle-t-on de ces choses à la TV, alors que la loi (de 1920) l'interdit encore ? C'est parce que nos luttes l'ont imposé !

C'est parce que depuis deux ans nous luttons pour l'avortement et la contraception libres et gratuits, c'est parce que le MLAC existe, qu'il a organisé des avortements illégaux, parce que nous sommes descendues dans la rue pour réclamer le droit de décider ce qui nous concerne seules.

Ce n'est pas aux députés, c'est aux femmes de décider.

La lutte pour l'avortement et la contraception libres et gratuits continue !

ILS NOUS FONT DES FLEURS

Le Programme Commun propose la retraite à 60 ans pour les hommes et à 55 ans pour les femmes. Qu'est-ce qu'ils sont gentils avec nous !

Sommes-nous donc plus fragiles ? Vieillissons-nous mal ?

Non, c'est simplement reconnaître que les femmes sont plus usées par le travail. C'est simple, nous en faisons le double : environ 70 heures par semaine pour une femme mariée avec deux enfants. Après le boulot, les transports, c'est les gosses, le ménage, la cuisine, la vaisselle...

Nous voulons des restaurants collectifs à bas prix dans tous les quartiers pour nous libérer de la popote et de la vaisselle.

Nous voulons des laveries à bas prix, des locaux collectifs dans tous les immeubles, des terrains de jeux, car les enfants n'ont pas besoin d'adultes quand ils ont où jouer.

Nous voulons des écoles, des garderies, des colonies de vacances, des crèches ouvertes 24 heures sur 24, pour nous permettre de vivre et pas seulement de travailler.

Lorsque les femmes de la Coframaille ont occupé l'usine jour et nuit, le problème a été très vite : qui va s'occuper des enfants ? Et elles ont organisé collectivement la garde des enfants !

ET AU BOULOT ?

Une femme qui travaille, qu'est-ce que ça veut dire ? Les transports, le bruit, le travail emmerdant, subalterne...

Il paraît que les femmes ne sont pas qualifiées, mais quelle formation professionnelle leur est offerte ? CET couture ou employée de bureau, avec un CAP de couture, on est employée comme OS dans l'électronique (pas qualifiée mais agile des doigts).

Il paraît qu'on ne peut pas donner aux femmes de travaux pénibles. Merci, messieurs. Mais les ouvrières des filatures de Roubaix soulèvent des ballots de plus de 50 kilos. Cessons l'hypocrisie. Avec les machines, les travaux pénibles ne devraient plus exister, ni pour les femmes ni pour les hommes.

Cela aucun candidat ne le fera, car pour eux c'est le profit avant tout.

Il paraît aussi qu'on ne peut pas faire confiance aux femmes, parce qu'elles sont souvent absentes. Une grossesse et on les paie 14 semaines à ne rien faire. Mais quand nous sommes enceintes, nous leur préparons leur future main-d'œuvre, comme lorsque nous élevons leurs gosses. Et quand les gosses sont malades ? Nous exigeons des congés pour garder les enfants malades pour le père et pour la mère.

Sous-qualifiées, fragiles, souvent absentes, ce sont les arguments qu'ils utilisent pour nous sous-payer. Nous ne ramenons à la maison qu'un salaire d'appoint et on ne se bat pas pour un salaire d'appoint.

Mais les choses changent...

Dans les banques, les femmes qui regardaient les hommes lutter, se sont cette fois mises en lutte pour leur salaire et contre le travail abrutissant et routinier.

Nous ne voulons pas de salaire d'appoint, nous voulons un salaire réel.

Cela, les candidats de la droite ne nous le donneront sûrement pas. Nous ne voulons pas de leur salaire maternel qui nous confinerait à la maison : on comprend que les femmes qui font un travail abrutissant et mal payé préfèrent rester à la maison s'occuper des enfants, mais nous ne voulons pas d'un pis-aller : 1000 F à l'usine ou 500 F au foyer ! Qu'est-ce que cela change ? Nous voulons nous libérer de notre rôle de gardienne du foyer. Nous ne voulons pas, comme propose le Programme Commun, qu'on nous donne le moyen d'être de bonnes mères et de bonnes épouses. Nous voulons être des êtres humains à part entière.

CE QUE NOUS VOULONS

* L'avortement et la contraception libres et remboursés par la Sécurité Sociale, car nous clamons, n'en déplaise à Royer, notre droit au plaisir.

* A travail égal, salaire égal ; non discrimination des sexes dans l'emploi ; réelle formation professionnelle pour acquérir une réelle indépendance et une vie en dehors du foyer.

* Des crèches gratuites, ouvertes 24 heures sur 24. Des laveries à bas prix, des restaurants collectifs, pour nous libérer des tâches ménagères.

Ce que nous exigeons en tant que femmes et travailleuses remet en cause directement les profits des patrons et la vie que nous menons. C'est parce qu'il existe l'exploitation que nous sommes surexploitées.

Organisons-nous sur les quartiers et dans les entreprises !

Regroupons-nous pour lutter et imposer nos droits !

N'attendons pas les élections, luttons !

Groupe Femmes 20ème



(quand les « petites bleues » voient rouge !...)

Aujourd'hui 15 mai du matin, nous (3 filles du groupe quartier du 13ème) sommes venues à la Salpêtrière pour y rencontrer les élèves infirmières en grève depuis 3 semaines. Nous assistons à une assemblée générale enthousiaste qui a lieu au soleil car il n'y a pas de salles disponibles pour les rebelles de l'ordre hospitalier (200 élèves dont 92 % de filles).

La lutte s'étend, la lutte se durcit, c'est-à-dire que journaux et syndicat(s) (CFDT) commencent à les entendre.

Pourtant la lettre qu'elles ont envoyé à Giscard a reçu une réponse en dehors de la question; Mitterrand, quant à lui, leur a conseillé d'aller regarder dans le Programme Commun, où il n'y a rien.

Pourtant, le résultat de ces trois semaines de grève, c'est rien, ou pire que rien, puisque l'école Rothschild, la plus véhémente dans cette grève (80 % des effectifs) a été fermée. L'administration combat le mouvement de son mieux en envoyant des mots aux parents ou en menaçant les élèves de devoir rattraper les stages qu'elles auraient dû suivre, et ceci, sans être payées.

Pourquoi la grève ? Au départ pour refuser quatre mois de stage à temps plein, où les élèves auraient finalement servi de personnel passe partout, remplaçant tantôt les filles de salles, tantôt les infirmières diplômées, cela au plus grand profit de l'administration, pour qui cette mesure représentait l'économie du personnel qu'elle s'évitait ainsi d'engager, au plus grand dommage des élèves (absence de professeurs), au plus grand dommage... des malades. Le slogan des élèves est clair : « vous avez été ou vous serez un jour entre nos mains, mais nous vous prévenons : par le manque de professeurs, de formation, de matériel, **NOUS SOMMES DES DANGERS PUBLICS !** »

Mais les revendications dépassent largement cette question : être infirmière est un métier de femme, et là comme ailleurs, le corrélat du « sur-travail » est le sous-paiement. L'Assistance publique leur fait l'aumône de 350 F par mois (prélevés sur les malades et la Sécurité sociale), moyennant un engagement de 5 ans à l'AP, ou le remboursement de 18 000 ou de 22 000 F selon les cas. Les élèves infirmières demandent entre autres choses un statut à l'échelon national, qui ferait qu'elles dépendraient du Ministère de la Santé, et non plus de l'Assistance publique. L'avantage de ceci serait de leur garantir un salaire, et de manière officielle, le droit de réunion et de grève.

Venues pleines d'intentions, nous les avons questionnées pour savoir si la corrélation entre leur situation de femme et leur futur métier d'infirmière, avec tout ce que cela suppose de soumission, de douceur, en un mot de « féminité » avait été discuté au cours de cette grève.

La première réponse fut négative, au sens où ces problèmes n'ont pas fait l'objet d'une discussion particulière. La raison en est, d'après elles, au caractère plus « libéré » de la nouvelle promotion; ainsi, le port du pantalon dans les cours (et non les salles de malades) a été obtenu depuis un an déjà; quant à la fameuse blouse bleue, les externes omettant sciemment et de manière réprobatoire de la porter, elles ont obtenu qu'elle ne soit plus obligatoire. Pourtant, si les filles de cette année se remuent plus que celles des années précédentes - la preuve en est faite par cette grève - il n'empêche qu'elles se révoltent contre l'image de marque de l'infirmière qu'on leur inculque à grands renforts de pratiques quasi policières.

A Ivry, la liste noire des élèves qu'on sait prendre la pillule est affichée à l'entrée de l'école. Partout les chambres sont fouillées en l'absence de leurs occupantes, la permission de minuit (acquis des grèves de l'an dernier, les élèves internes se devant de rentrer auparavant à 9 H) vaut de sévères réprimandes à qui l'outrepasse. Si une élève franchit la porte de l'hôpital un homme à son bras, elle est immédiatement cataloguée par les monitrices. Les visites masculines sont interdites dans les chambres de « jeunes filles » ;... la liste des brimades serait longue.



L'hôpital dispose ainsi des moyens concrets d'imposer ce qu'on enseigne aux élèves dans les cours de déontologie. La propagande et la répression concourent à faire de l'infirmière la petite femme, l'éternelle subalterne. La dernière trouvaille du Ministère de la Santé - l'humanisation des hôpitaux - consiste à palier les carences en personnel, matériel et locaux par la consigne de sourire donnée aux infirmières.

Ce sourire qu'on dit naturel à « la femme » est maintenant officiel - quelle coïncidence - pour le plus grand profit de ceux qui trouvent que la santé coûte trop cher.

Des filles du groupe 13ème.

UN GROUPE D'INSTITS.....

GRAMMAIRE
le masculin l'emporte toujours
sur le féminin



Nous sommes un groupe d'une dizaine d'instits travaillant sur 2 arrondissements à nous réunir régulièrement. Au départ, il y a eu quelques copines qui s'étaient rencontrées dans les écoles, qui aimaient se revoir, discuter ensemble au café, qui désiraient « institutionnaliser » ces rencontres occasionnelles pour aller plus au fond des choses. Parmi elles aussi, des filles d'un groupe MLF, qui souhaitaient retrouver en tant que femmes des copines qu'elles connaissaient surtout sur le plan professionnel. Or, d'excellentes collègues ne peuvent venir ou refusent ces réunions pour des raisons spécifiques à l'oppression des femmes : difficultés matérielles d'organisation vis à vis des mômes, ou problèmes psychologiques par rapport aux maris. Nous nous interrogeons sur ces difficultés qu'éprouvent les femmes à se libérer, matériellement d'abord, mais aussi à accepter d'autres formes de réunions que les assemblées mixtes, à se regarder et à se reconnaître en tant que femmes. Nous parlons de la sexualité, de la maternité, du mariage, du célibat, de la situation et du mouvement des femmes. Nous réfléchissons aussi, puisque nous pratiquons le même métier, sur la façon dont nous nous y retrouvons en tant que femmes, sur le rôle que nous y jouons, sur les raisons qui nous l'ont fait choisir. Dans ce but, nous avons élaboré un questionnaire à diffuser dans les établissements. Nous aimerions avoir le maximum de points de vue. Nous désirerions également des contacts avec d'autres groupes semblables, s'il en existe, et avec toutes les filles que ça intéresse. Ce groupe est ouvert à toutes les instits de la région parisienne.

ETRE MERE ?

Nous avons accepté, imprudemment, de rédiger un article sur la maternité. Nous étions un certain nombre de filles, mères ou non, apparemment motivées par ce thème, pour des raisons très différentes, dont certaines, explicites, comme le désir d'être mères ou au contraire l'impression d'être submergées par les problèmes liés aux enfants et de ne pas voir clairement comment il serait possible d'en sortir. Mais la plupart des motivations sont restées plus que mystérieuses.

Une question qui est revenue sans cesse et presque malgré nous dans nos discussions : le désir de maternité. C'est en général quelque chose qui va de soi. La maternité, c'est l'épanouissement, l'accomplissement, le destin biologique, la « tâche sacrée » de la femme, quel que soit son milieu. La réponse presque automatique d'une femme mariée sans enfants à qui on demande si elle est mère : « Pas encore ». Très peu de femmes se demandent pourquoi elles veulent avoir un enfant.

Nous, ce qui nous intéressait, c'était de savoir si derrière les conditionnements auxquels aucune d'entre nous n'échappe totalement, nous pouvions déceler les racines de notre désir, positif ou négatif face à la maternité. Nous nous sommes refusées à prendre en compte le fameux instinct de reproduction, bien que l'une d'entre nous ait mentionné que le fait que nous soyons des mammifères avait sans doute quelque part un influence sur notre désir.

Celles qui avaient des enfants ont essayé d'expliquer comme nt ce désir leur était venu, puisque dans le groupe nous avions toutes la chance de n'avoir eu que des enfants désirés. Pour la plupart d'entre nous, le désir d'enfants était lié à la relation que nous avions avec notre compagnon. Michèle n'avait jamais eu envie de gosse avant de rencontrer Roger et c'est tous les deux qui ont eu envie d'avoir un enfant. Danièle et Béatrice avaient une envie abstraite avant de connaître les hommes avec qui elles vivent actuellement. Mais Danièle a attendu 6 ans avant de se décider. Béatrice au contraire l'a décidé après six mois de vie commune.

L'envie de vivre dans son corps l'expérience de la maternité a été présente pour nous toutes. L'envie d'avoir un enfant nous a souvent conduites à fermer les yeux sur toutes les contraintes que cela pouvait représenter. Béatrice et Danièle ont pris leur décision un peu comme un défi. Elles ne voulaient pas que les contraintes pèsent sur elles et pensaient qu'elles arriveraient individuellement à s'en tirer autrement.

Dans le désir d'enfant, il y avait aussi une « envie de vivre », période très euphorique pour Béatrice, pour Danièle : envie de créer quelque chose avec son compagnon dans un monde extérieur qui devenait un peu morne après 68, envie de pouponner de retrouver cette relation corporelle privilégiée avec un deuxième enfant.

Vouloir un enfant désiré pour Sylvie dont le premier enfant n'était pas voulu.

Mireille au contraire ne veut pas d'enfant car pour elle avoir un enfant c'est devenir encore plus dépendante de Jules. Elle ne veut pas de gosse parce que cela impliquerait une certaine stabilisation, boulot, logement, etc. Pour elle, la maternité est un test qui lui fait peur. Peut-être a-t-elle l'impression de ne pas être une femme comme les autres, et que le jour où elle aurait envie d'avoir un enfant, elle pourrait révéler à tout le monde qu'elle ne peut y arriver. A l'inverse, pour plusieurs d'entre nous qui avons eu des gosses, la maternité était aussi un test qui nous assurait de notre fécondité.

Pierrette, bien que son enfant ait été désiré, n'arrive pas bien à se souvenir pourquoi elle l'a fait. Il lui semble que pour elle, cela allait de soi. Elle a cependant attendu six ans de vie commune pour le mettre en chantier, pour que s'opère un « équilibre » (jamais atteint) avec son Jules. Mais c'est surtout la venue de l'enfant qui lui a posé des problèmes. Elle s'est aperçue que pour elle, avoir un enfant c'était faire vivre à un être ce qu'elle n'avait pas connu. Elle projetait toutes ses frustrations et l'espoir d'en sortir. C'est sa vision globale du monde qu'elle investissait dans son enfant.

Annie ne veut pas avoir d'enfant qui, dans les conditions actuelles, ne pourrait être qu'un poids à caser dans la journée et souvent le soir ; et encore, cela demande des moyens ; une charge qui lui bouffe le temps qu'elle a envie de consacrer à son travail, à son activité politique. Elle ne veut pas être la seule responsable du développement d'un enfant, ni être la seule attache affective. Dans ces conditions, il ne pourrait être qu'une partie d'elle-même. En couple, le problème reste de même nature, il est encore plus compliqué. Tant qu'il ne nous sera pas possible de vivre des relations affectives plus larges que le couple, il sera très difficile de faire de nos enfants des êtres qui existent pour eux-mêmes. Pourtant, elle a le désir profond d'en avoir et croit que ce désir-là est bien différent de celui qu'elle avait dans la tête auparavant.

A la suite de cette relation de nos expériences personnelles, nous nous sommes aperçues que nous avons été incapables de faire la part du conditionnement dans notre désir, ce qui finalement aurait été nous remettre en cause.

Pourtant, les raisons pour lesquelles on nous fabrique un « instinct maternel », ce qu'on nous fait subir pour nous l'inculquer sont pour nous claires.

Au total, on a d'un côté essayé de comprendre pourquoi on voulait des enfants, de l'autre on a tenté d'analyser le rôle que la société actuelle imposait à la femme. En dehors de ce conditionnement auquel aucune d'entre nous n'échappe, y a-t-il autre chose, un autre pourquoi du désir ?

Par ailleurs, nous n'avons pas parlé des problèmes que posaient les relations mère-enfant, des problèmes affectifs que cela suppose (une fois de plus, il nous faudra faire la part du conditionnement dans notre comportement...). Nous n'avons pas parlé des charges matérielles ni de comment on pourrait concevoir des solutions pour que la maternité ne soit plus une charge. Nous le ferons dans d'autres articles.

GRUPE 13ème



DESSUS OU DESSOUS : 2 MANIERES DE SERVIR L'HOMME

Non, ce n'est pas un gag, c'est seulement la recette qui nous est dispensée à longueur de pages par les journaux qui se veulent très modernes, du type « Cosmopolitan », « Union », etc.

Nous sommes traditionnellement – nous disons, nous : en raison de notre oppression – passives, que ce soit à la maison, au travail ou au lit.

Qu'on se le dise : la passivité est démodée. Nous n'avons plus d'excuse puisque ces journaux nous donnent la solution.

Mais sous ses allures « actives et modernes », la recette « chevaucher l'homme » renouvelle l'emballage d'un produit bien connu : un bon lit, une bonne cuisine, voilà ce qu'il faut pour garder un homme !

Et paf, nous voilà remises à notre place : dessus ou dessous nous restons au service de l'homme.

La frigidité ? Mais c'est dépassé ma chère, c'était bon pour nos mères !

Notre seul problème sexuel est bien de « faire » l'amour et non plus de se « faire faire » l'amour !

Vous n'avez rien compris ? En deux mots : ne nous laissons plus écraser par notre partenaire, soyons actives, bref, chevauchons-le ! Et, enfin, enfin nous serons sur ce chemin tant cherché de la libération sexuelle !

Pourquoi avoir pris cette recette pour illustrer ce discours ? Tout simplement parce que c'est le sujet d'un article.

Nous avons ri – mi-figue, mi-raisin – durant sa lecture à haute voix.

Parce que notre sexualité, ce n'est pas toujours la gloire, parce que le soir on est écrasée de fatigue, parce que la journée on travaille, qu'il y a des moments où ça ne va pas du tout avec Jules ou Julie, etc. Ça c'est bref, c'est dit en négatif.

En positif, chacun le vit à sa manière, sans avoir besoin de petits dessins pour savoir faire.

Et mon désir naît quand au fond de la tristesse et des fardeaux, je te regarde enfin. Quel privilège !

MICHELE

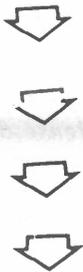
BANQUES

de la grève ...

au

GROUPE

FEMMES



60 % de femmes dans les banques.

Une grève de 6 à 9 semaines pour :

- 400 F de prime
- 50 points d'indice pour tous
- l'augmentation des effectifs
- et bien sûr le paiement intégral des journées de grève.

UNE ORGANISATION
DEMOCRATIQUE DE LA LUTTE
(assemblées générales, comités de grève,
commissions),

ET POURTANT
LES FEMMES, A L'EXCEPTION DES
MILITANTES, N'ONT PU Y PRENDRE LA
PAROLE.

Nous avons rencontré des femmes, qui se sont regroupées au Crédit Lyonnais, à la BNP, à la Société Générale, en essayant de tirer le bilan de leur participation à la lutte, des problèmes auxquels elles ont été confrontées, parce qu'elles étaient femmes.

POUR LA PREMIERE FOIS, AU COURS D'UNE LUTTE, DES TRAVAILLEUSES ONT EPROUVE LA NECESSITE DE SE RETROUVER DANS UN GROUPE, AVEC L'IDEE D'APPROFONDIR LEUR PRISE DE CONSCIENCE DE FEMMES ET DE LA POPULARISER AUPRES DES AUTRES FEMMES DES BANQUES.

Le débat engagé entre les copines des banques et nous a été très riche. Nous n'avons pu, dans cet article, que retranscrire, en les regroupant, les thèmes qui nous paraissaient les plus significatifs.

ACTIVES MAIS SANS INITIATIVE

AGNES : Ce qu'il me semble important de dire c'est que pendant la grève on se battait en tant que travailleuses et non en tant que femmes. On s'est aperçu, plutôt vers la fin de la grève, que nous avions toutes pas mal de problèmes et que, nous trouvant isolées, nous n'avions pu les résoudre : surtout du point de vue de la prise de parole et des initiatives.

Bien sûr, on était actives pendant la grève : tâches matérielles, collages, distributions de tracts, et c'était très important, beaucoup de femmes y participaient, donc collectivement c'était d'un grand apport.

Mais pour d'autres femmes, pour nous, on avait quelque chose à dire et on n'y arrivait pas. Et ça c'est fondamental, surtout au niveau de la prise de parole dans le comité de grève. Bien sûr, certaines y prenaient la parole, mais pas n'importe quelle femme, des militantes.

FRANCINE : (Crédit Lyonnais) La création du groupe femmes s'est faite vers la fin de la grève. Depuis quelque temps déjà on avait envie individuellement de créer ce groupe. C'était parti de plusieurs constatations :

- au niveau des syndicats, on avait très peu de place finalement, on ne s'y exprimait pas tellement ;
- et puis il y avait la manif du MLAC prévue le 6 avril, cela a été l'élément qui a permis de concrétiser notre idée.

On s'est réunie, mais la manif a été annulée.

On a fait quand même d'autres réunions POUR TIRER LE BILAN DE LA GREVE, C'ETAIT LA FIN DE LA GREVE.

En tirant les conclusions de notre action dans la grève, on s'est rendu compte QUE NOUS N'AVIONS PAS FAIT TOUT CE QU'IL FALLAIT FAIRE. IL Y AVAIT DES ELEMENTS POSITIFS, par exemple NOTRE PARTICIPATION TRES ACTIVE A LA GREVE.

MAIS CEPENDANT NOUS N'AVIONS PAS RESOLU LE PROBLEME DES ENFANTS ET AUSSI NOUS N'AVIONS PAS EU ASSEZ D'INITIATIVES. ON ETAIT LE GROS DE LA TROUPE, ON PARTICIPAIT AUX ACTIONS DECIDEES, MAIS JAMAIS ON A PROPOSE QUELQUE CHOSE DE POSITIF.

Individuellement, on a pris conscience qu'on était particulièrement exploitées, dans l'entreprise, comme dans la société, mais jusqu'à présent on n'avait rien fait.

Dans le syndicat, on discute sur nos problèmes communs, avec les hommes, mais jamais on aborde ces problèmes-là, jamais on ne met en avant nos problèmes particuliers. Donc, on s'est dit que ce n'était pas dans la structure des syndicats qu'on pouvait le faire. On pourra peut-être le faire mais plus tard. Il fallait d'abord faire un groupe extérieur.

SYLVIE (BNP) : Dans ton service, comment cela s'est-il passé la première fois ?

FRANCINE (CL) : Dans mon service, parmi les femmes, on a toujours pris conscience des difficultés de rémunération, de promotion et de formation. Dès qu'on a fait notre cahier de revendications, on a exposé tous nos problèmes. Mais après quand on a fait le groupe femmes, à l'échelle du Crédit Lyonnais, on s'est rendu compte que de tous les cahiers de revendications, seul le nôtre parlait des problèmes femmes.

GRACE A LA CREATION DU GROUPE, A CE MOMENT-LA, ON LES A INTRODUITS DANS LES CAHIERS DE REVENDICATIONS DES AGENCES.

LE PROBLEME FEMMES A DEJA ETE POSE, ET ÇA C'EST UN ACQUIS.

Maintenant, nous allons nous-mêmes élaborer des revendications qu'on demandera au syndicat de revendiquer auprès de la direction, et plus tard, si on prend assez de force, on les posera nous-mêmes.

JOSEE (BNP) : Nous, avec 2 ou 3 copines, on avait eu l'idée de faire un groupe, dès le début, mais il y a eu tellement de trucs que c'est passé au second plan.

SYLVIE (BNP) : Oui, mais on voit que c'est possible en fin de grève. Au Lyonnais, elles ont créé le groupe pour poser leurs revendications de femmes !

CLAIRE (CL) : Non, non, le cahier de revendications est venu bien après.

CONSEQUENCE : UN GROUPE FEMMES AU CREDIT LYONNAIS

AGNES (CL) : Les personnes qui sont venues à la première réunion du groupe femmes sont celles qui ont eu une prise de conscience, elles disaient qu'elles n'avaient pu s'exprimer, qu'elles n'avaient pu prendre des initiatives, c'est surtout ça. On avait quand même pas mal de choses à dire et en fin de compte on n'a rien fait.

FRANCINE (CL) : OUI, ON N'A PAS DU TOUT PRIS EN CHARGE LE PROBLEME DES ENFANTS ET ÇA C'EST TRES GRAVE. LA, NOTRE ROLE AURAIT ETE TRES IMPORTANT POUR IMPOSER UNE SOLUTION COLLECTIVE.

PAS DE CRECHE

Avec une telle proportion de femmes dans les banques, dont de très nombreuses mères de famille, pour leur permettre une participation à part entière à la grève, la garde des enfants doit être résolue (pendant la grève, les crèches des banques ne fonctionnent plus et des difficultés d'argent se faisaient ressentir pour payer crèches et nourrices).

AGNES (CL) : Des femmes venaient aux assemblées générales à St Martin Boulanger avec leurs enfants. Elles regardaient leur montre, elles étaient obligées de rentrer parce qu'il y avait l'enfant. Souvent même dans la journée, elles ne pouvaient pas se consacrer aux réunions et je suis persuadée qu'elles auraient préféré rester.

Plusieurs copines sont allées individuellement au comité de grève pour qu'il soulève et prenne en charge la question. Elles ont essuyé un refus.

AGNES (CL) : TOUT LE MONDE NOUS EST TOMBE DESSUS, en disant : vous ne vous rendez pas compte de ce que cela veut dire ; il faut des infirmières, un médecin, un local, des gens spécialisés ; il y a aussi le lock-out et les flics.

POURQUOI CE REFUS ?

Parce que le problème n'a pas été pris en charge par les mères de famille, parce que les femmes ont l'habitude de se débrouiller seules, parce qu'au sein même du comité de grève peu avaient des enfants. Et voilà, le cercle se referme, qui empêche les femmes de s'engager pleinement (1).

Mais les enfants peuvent aussi servir de prétexte à certaines.

SYLVIE (BNP) : J'en connais une qui ne voulait pas assister aux assemblées générales, ni aux réunions, ni participer à l'occupation, pour s'occuper strictement de son enfant, en « profiter ».

JOSEE (BNP) : Une crèche ou une garderie pourrait être prise en charge, non seulement par ceux ou celles qui n'ont pas d'enfants, mais aussi par celles qui en ont. ELLES PEUVENT PRENDRE CONSCIENCE QUE LES RAPPORTS QU'ELLES ONT D'HABITUDE AVEC LEURS ENFANTS PEUVENT CHANGER. On s'est aperçu pendant la grève qu'entre nous les rapports ont été modifiés. Pourquoi n'en serait-il pas de même avec les enfants ?



(1) Toutefois, la solution de la « crèche sauvage » n'a pas fait l'unanimité, surtout au début. Micheline, seule mère de famille présente, a expliqué qu'elle aurait refusé d'amener sa fille, habituellement confiée à une nourrice (qu'elle paie 25 F par jour alors que l'allocation de garde est de 9 F!) pour ne pas bouleverser ses habitudes et pour lui éviter d'harassants transports. Il nous est impossible de retranscrire ici l'importance du débat sur les crèches d'entreprise, les crèches sauvages pendant les luttes, ce qui soulève le problème complexe des relations des mères à leurs enfants. Nous avons décidé d'y consacrer une brochure.

Ne pouvait-on profiter de cette période assez exceptionnelle qu'est la grève pour prendre en charge les enfants dans leur ensemble et ne plus considérer uniquement le sien comme une « chose » bien à soi ? Je pense que ce problème important aurait mérité d'être débattu pendant la grève.

UN FREIN A LA LUTTE : LA FAMILLE

Pour les femmes, la participation à une grève non seulement les engage dans la lutte pour la satisfaction de leurs revendications dans l'entreprise, mais elle remet aussi en cause leur vie traditionnellement cloisonnée entre le boulot et la maison, les enfants et le mari.

DANIELE (Pétroleuses) : Est-ce que la grève a permis à certaines femmes de se demander : pourquoi est-ce à moi d'aller chercher le gosse alors que je participe à une grève importante à mes yeux ? Certaines femmes n'ont-elles pas été amenées à poser le problème de qui s'occupe des enfants dans la famille ?

MICHELINE (BNP) : J'ai eu ce genre de problèmes, je me levais à la même heure, comme si j'allais au boulot et il fallait que j'agisse de telle sorte que mon heure de rentrée au bercail coïncide avec l'heure normale. Non pas que mon mari était contre la grève, mais il ne fallait pas en faire trop.

DANIELE (Pétroleuses) : As-tu parlé avec tes collègues de ce problème du mari ?

MICHELINE (BNP) : Non, parce que je n'avais pas l'impression, dans mon agence, qu'elles avaient les mêmes problèmes. Pourtant, je ne me prend pas pour une Victime, beaucoup de femmes sont dans mon cas.

AGNES (CL) : Une femme m'a dit clairement qu'elle voulait rester occuper la nuit. Elle l'a fait une fois. Ça a été un drame chez elle, son mari l'a battue. D'autres aussi m'en ont parlé.

* * * * *

ET LES PARENTS ?

On embauche très jeune dans les banques...

HELENE 18 ans (SG) : Je ne pouvais absolument pas rester aux réunions après 6 heures et encore moins occuper, j'avais une trouille effroyable que mon père me tabasse quand je rentrerai. Et pourtant, je ressentais énormément le besoin d'assister à ces réunions. Mon problème est le même que celui des femmes mariées. J'allais travailler le matin et je devais être rentrée à 7 heures le soir pour rester à regarder mes parents dans le creux des yeux.

C'ETAIT POURTANT UNE OCCASION DE VOIR AUTRE CHOSE, DE DISCUTER UN PEU DE TOUT ET DE SORTIR UN PEU DE LA VIE DE TOUS LES JOURS.

JOSEE (BNP) : Au Trocadéro, il y a eu une fille mineure qui a occupé et son père l'a su : il a téléphoné en expliquant que si sa fille ne sortait pas immédiatement, il envoyait les flics pour la chercher et il attaquait les syndicats pour détournement de mineure.

Ceci souligne que, dès qu'il s'agit d'une femme mineure ou mariée, ce qui est traditionnellement considéré comme « privé » (par elle ou par les autres) est un frein à sa participation réelle à la grève.

C'est finalement sa place dans la famille qui doit être remise en cause pendant la lutte.

* * * * *

ET LES RAPPORTS AVEC LES HOMMES ?

PENDANT LA GREVE

JOSEE (BNP) : Il y a eu un problème pour l'occupation la nuit au Trocadéro. Il y avait des gens de la CFDT qui étaient contre le fait que les femmes occupent. Ils expliquaient que le service qui était occupé était un service de mecs, que donc il n'y avait que les mecs qui pouvaient occuper...

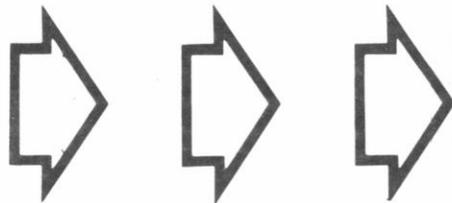
Il y a eu aussi autre chose : les femmes qui ont quand même occupé sont allées spontanément aux tâches ménagères, à la cuisine, elles ont fait la bouffe, la vaisselle, c'est vrai que ça pose un problème.

DANIELE (pétroleuses) : A plusieurs reprises, vous avez dit que les rapports avaient changé entre vous. Est-ce que les femmes étaient toujours considérées comme des objets sexuels, ou avez-vous eu aussi l'impression que cela aussi avait changé ?

JOSEE (BNP) : Concrètement, il n'y a jamais eu de problèmes. Les mecs ne nous ont jamais considéré comme des objets. Mais finalement que représentions-nous pour eux ? Dans ce groupe qu'était le comité de grève et ceux qui étaient autour de lui, il y avait peu de filles. On avait un statut particulier, on était privilégiées.

Il y a une façon de nier les filles qui consiste à nier l'ensemble des filles et à en sortir quelques unes du magma. Tu vois ! On sert de caution aux mecs !

* * * * *



* * * * *

* * * * *

AU BOULOT

DANIELE (Pétroleuses) : Quelle est l'attitude des mecs envers les filles, celles qui soulèvent les problèmes en particulier ?

CLAIRE (CL) : Ça les fait rigoler. Ils veulent bien nous laisser parler, mais il ne faut pas que ça dure trop longtemps.

Elle nous explique ensuite qu'en ce qui concerne la promotion, la préférence sera donnée à un homme même s'il a été engagé trois ou quatre mois après la femme.

AGNES (CL) : Dans mon service, les femmes se jugent par rapport aux hommes. C'est incroyable ! Elles te diront sincèrement préférer travailler avec les hommes, sans aller jusqu'à dire que le travail entre femmes est mesquin....

CLAIRE (CL) : Il n'y a pas que cela, il faut dire que bien souvent les travaux de femmes sont tellement emmerdants qu'on finit par avoir plein de problèmes entre nous. Il se trouve que les services qui sont intéressants sont ceux où il y a une majorité d'hommes... COINCIDENCE ? ...

JOSEE (BNP) : Il y a autre chose c'est que la solidarité féminine est quelque chose d'imperceptible au niveau du boulot, dans la mesure où tout se cristallise autour des mecs. Dans mon service où on est une majorité de filles, on est atomisées autour des mecs.

Les relations que je peux avoir avec les filles, mises à part quelques exceptions, passent toujours par les mecs, alors qu'eux se retrouvent immédiatement, forment un bloc. Nous, bien que nettement plus nombreuses qu'eux, nous ne formons pas un bloc.

* * * * *

ET MAINTENANT ?

CATHERINE (Pétroleuses) : Et maintenant, quelles perspectives ? Qu'est-ce qu'on fait de cette prise de conscience ?

MICHELINE (BNP) : Ce qu'on en fait ? Je n'ai pas attendu mars, 74 pour prendre conscience de notre infériorité ! Il y a quand même une petite lueur. La preuve c'est que je suis ce soir parmi vous. Je ne suis quand même pas dans le marasme le plus complet. Mais je crois que c'est une tâche de longue haleine. Il faut une telle dose de courage et de persévérance que... Et comme les conditions de vie ne nous permettent pas d'être gonflées à bloc... Il y a des moments, comme par exemple cette grève, où on se dit : chouette, je ne suis pas le crottin que je croyais être.

AGNES (CL) : Mais les femmes n'ont pas l'habitude de parler entre elles. Ce qui est grave c'est qu'elles s'isolent.

IL NE FAUT PAS SE LEURRER, LA GREVE C'ETAIT BIEN. MAIS JE VOIS QU'AUJOURD'HI APRES LA REPRISSE DU TRAVAIL, TOUT LE MONDE EST RENTRE DANS SON CADRE FAMILIAL, L'ACCEPTE ET SE RESIGNE.

* * * * *

* * * * *

Bien qu'il y ait eu une certaine lueur, on n'a rien fait pour l'entretenir...
Si ! CREER LE GROUPE FEMMES !

DANIELE (Pétroleuses) : Il est apparu de manière évidente dans la discussion qu'il y a eu des blocages à différents niveaux.

Il n'y a pas de discussion sur les « problèmes femmes » dans les boîtes. Les syndicats et les structures qui vous représentent dans la lutte ne les prennent pas réellement en charge.

Les femmes elles-mêmes ne veulent pas parler d'elles, considérant que leurs problèmes sont individuels, privés. Dans nos groupes (Pétroleuses) nous nous en sommes rendues compte. **NOUS VIVONS TOUTES LES MEMES PROBLEMES** liés aux structures de cette société, de notre mode de vie.

Comment le groupe peut-il contribuer à impulser ces discussions, auprès des femmes dans vos services, dans la boîte ? C'est apparu pendant la grève, il me semble important de les poursuivre.

AGNES (CL) : Bien sûr, c'est ce que nous espérons faire. Nous avons déjà parlé de l'avortement. Nous projetons même d'organiser un débat sur la boîte. On veut aussi imposer des consultations du Planning Familial. C'est un axe prioritaire.

CLAIRE (CL) : On s'est donné comme prochain sujet « La femme dans la publicité ». Quand on a parlé des femmes dans la grève, on s'est rendues compte qu'à chaque fois qu'on disait quelque chose, ça soulevait d'autres questions et ça posait en fait tout le problème de notre place dans la société. Tout part de la même chose, finalement il n'y a pas tellement d'ordre.

A la BNP, un MLAC s'est constitué, un groupe femmes se prépare.

A la Société Générale, des filles se contactent. Le groupe femmes du Crédit Lyonnais envisage déjà une coordination inter-bancaire des groupes.

AGNES (CL) : Je voudrais préciser que s'il y a un groupe femmes au Crédit Lyonnais, toutes les femmes ne sont pas prêtes à venir y discuter. Seulement celles qui ont le plus pris conscience de leur condition.

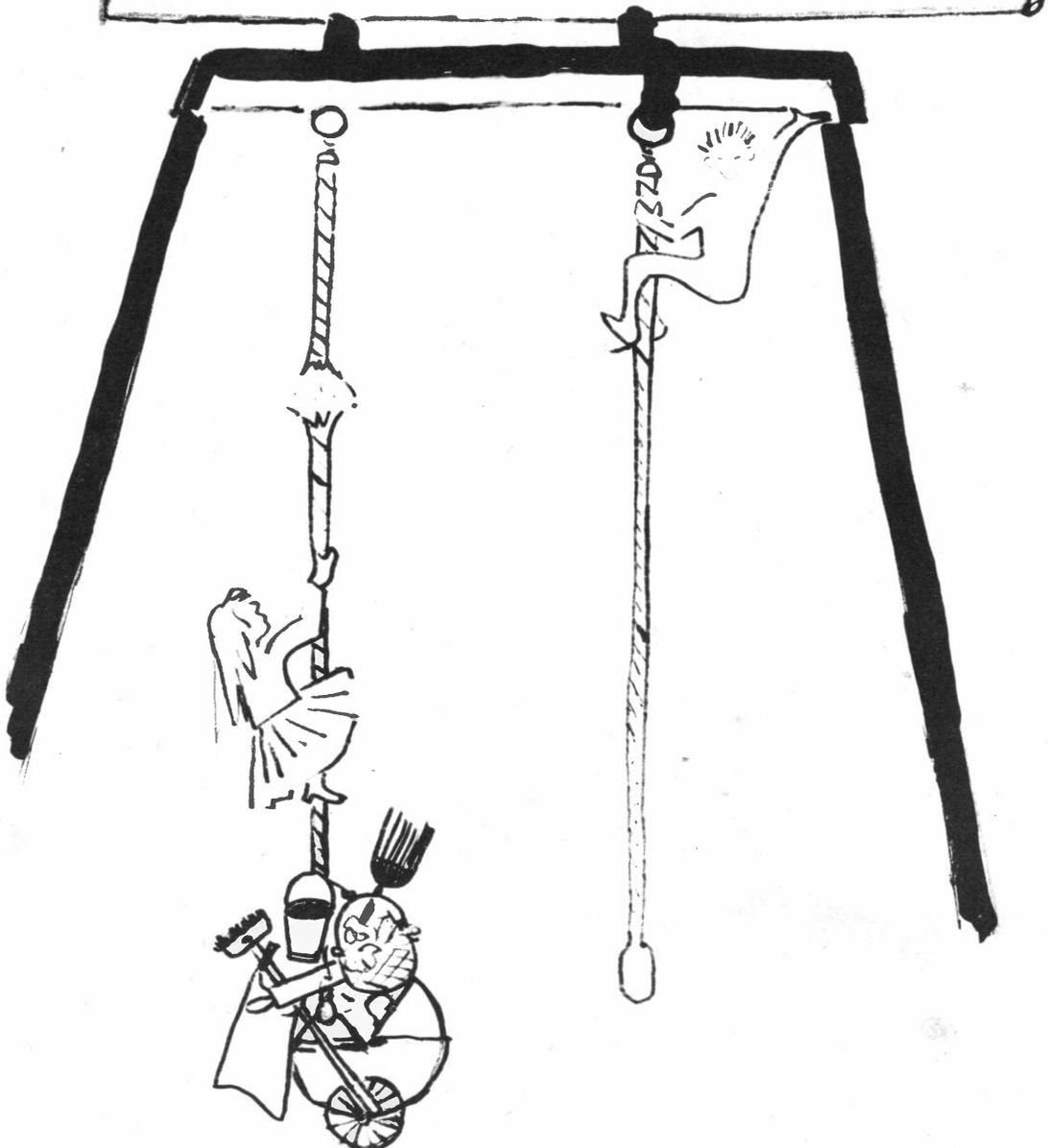
Il y a des femmes, actives pendant la grève, qui ne se retrouvent pas au sein des groupes femmes, parce que la grève n'était que revendicative et que maintenant qu'elle s'est terminée, tout le monde est rentré chez soi.

CLAIRE (CL) : Je ne pense pas que ce soit définitif. Dans 6 mois, nous verrons arriver beaucoup de ces femmes qui vont entendre qu'on a créé un groupe, qui vont voir ce qu'on a fait.

DANIELE, DANIELLE Paris 18ème
CATHERINE, NICOLE Groupe Edition
ANNIE Paris 13ème

* * * * *

EGALITE DES CHANCES



les Valseuses !...

Que voilà, ma sœur, un film réjouissant ! Je t'en parle, parce qu'autour de moi, il a beaucoup travaillé les consciences. Un petit copain m'avait dit, d'un air prudent et gêné (Je sais pas si tu as remarqué mais « ils » deviennent prudents et gênés quand « ils » parlent avec des Pétroleuses) : « Tu devrais aller voir ce film... Il m'a posé beaucoup de problèmes. J'ai ri tout le temps, mais j'étais mal à l'aise... Je sentais que j'aurais pas « dû » rire. C'est un film très phallocrate ». Voilà, le grand mot est lâché. Moi, en réalité, je ne sais pas très bien ce que ça veut dire « phallocrate ». Est-ce que c'est un film où les messieurs tordent les seins des dames et couchent avec elles sans leur demander leur avis ? Je comprend un truc comme ça, mais ce que je vois moins bien c'est le contraire. Qu'est-ce que c'est que le contraire de phallocrate, est-ce que ça existe ? Donc, avec tout ça, je me suis dit : un film qui « les » met mal à l'aise, il faut quand même voir ça (Hé oui ma pauvre, ce qu'« ils » disent continue à m'impressionner. Que veux-tu, on n'est pas encore sorties de l'auberge...).

Alors, voilà, je les ai vues, « Les Valseuses » et... j'ai ri tout le temps, mais vraiment ri, tu sais, sans aucune mauvaise conscience. D'abord, il y a deux loulous magnifiques. Je sais pas lequel tu préfères, moi c'est celui qui commande pas. Il a des boucles, ma chère, et de ces airs boudeurs... avec en plus des chemises à carreaux, des pantalons blancs et une veste en velours bleu nuit que c'est un vrai régal. Et je ne te parles pas de l'anatomie parce que, je ne sais pas si c'est pareil pour toi, mais moi quand c'est si loin, j'arrive pas à m'exciter.

Ensuite, il y a une scène ultra-réjouissante pour nous, mais alors là, extraordinaire, très libératrice, tu vois ? Imagine deux admirables spécimens du sexe en train de s'escrimer sur une de nos compagnes. Tu as tout en même temps : la pratique et la théorie, parce qu'ils sont si contents d'eux qu'en plus ils expliquent, ils commentent : la marche à suivre, les astuces à connaître, bref, la technique, je ne te dis que ça, la TECHNIQUE. Et le plus drôle, le plus merveilleux, c'est qu'à l'autre bout — très loin — elle — toi, moi — elle ne suit aucune marche, ne respecte aucun code, ne réagit à aucune astuce. Elle ne dit rien, ne se lamente pas, ne fait même pas semblant : elle attend que ça se passe. (Tu connais bien ça hein ? Moi aussi). Je suppose que c'est pour ce genre de choses que certains critiques ont parlé d'elle en disant « la petite pute ». Encore des types qui ne regardent jamais leurs femmes...

Et, bien sûr, personne ne prend la peine de s'interroger sur le fait qu'elle se met à jouer au moment le plus inattendu, avec un autre partenaire, affreux celui-là, maigre, triste, puceau, bref l'anti-mâle, et, le pire, sans aucune, mais alors là aucune technique. Tu comprends, s'ils commençaient à accepter cette idée que son plaisir il est à elle et pas à l'autre, qu'il est dans sa tête, dans son ventre et dans sa peau, qu'elle en est maîtresse et souveraine, qu'elle le découvre, le conquiert et le savoure indépendamment de leur volonté à eux, ce serait terrible, ça serait la fin de quelque chose, la fin d'un règne. Mais pour toi et moi, n'est-ce pas, pour nous, quelle évidence que cette fin-là elle est déjà commencée.

Et encore heureux ! Parce que je t'ai menti un peu tout à l'heure, j'ai un peu arrangé pour aller tout de suite à l'essentiel. En réalité, j'ai pas ri tout le temps et même pas ri du tout la première demi-heure. La colère grondait, tu comprends, s'ils étaient seulement un peu bêtes mais en plus ils sont dangereux. Au début donc, tu vois une série de hauts faits illustrant la Noble Geste Mâle : par exemple ils poursuivent et terrorisent (et qui n'aurait pas eu la trouille dans un cas semblable ?) une bonne dame paisible qui rentre chez elle sans embêter personne. Tu connais comme moi ce genre d'héroïsme, tu t'y heurtes tous les jours, dans toutes les rues, dans tous les chemins creux. Alors, je me disais, toute ramassée dans mon fauteuil : non c'est pas possible, il faut vraiment en finir, ils sont vraiment trop cons, ils esquintent tout. Mais c'est difficile de leur en vouloir longtemps : ils ne savent rien et ils n'ont rien à dire. Leur arsenal est rouillé et leurs pétards leur partent entre les doigts : quelques figures de boxe apprises dans la cour de l'école maternelle et une ou deux idées ramassées au catéchisme : la femme c'est sale, ou : il y a les petites putes qu'on utilise et LA FEMME devant qui on s'écrase. Comme tu les vois rien de très, très neuf dans l'ensemble.

La femme devant qui ils s'écrasent c'est Jeanne (Moreau) et ça il faut absolument LA voir. Au début, elle sort de prison et elle marche dans une rue. Elle est très droite, très sombre, très lointaine. Tu comprends, c'est quelqu'un qui a une histoire. Toi et moi, on n'oserait même pas lui demander l'heure, mais eux, les deux sexes ambulants, ils n'ont rien vu, rien compris. Il y a jupe donc ils suivent. D'abord, elle essaie de continuer son chemin, son histoire, mais tu sais comme moi que dans ces cas-là, ils ne nous laissent même pas « penser ». Alors, elle se décide, elle décide de pas être suivie, de pas être le gibier et elle se retourne. Et c'est à ce moment, ce moment fabuleux où elle refuse très tranquillement de jouer l'éternel jeu de la proie et du chasseur que tout se transforme et que tout commence. Les deux barbares, les deux petits mâles s'humanisent : ils découvrent le plaisir, la tendresse, la joie de vivre, la beauté, la douceur, l'amitié, la vie quoi. Et les initiatrices, celles qui tirent tous les fils, les vraies héroïnes du films, ce sont les femmes. Pas étonnant : nous avons dans nos mains les cartes maîtresses.

JEANNE (bien sûr !)

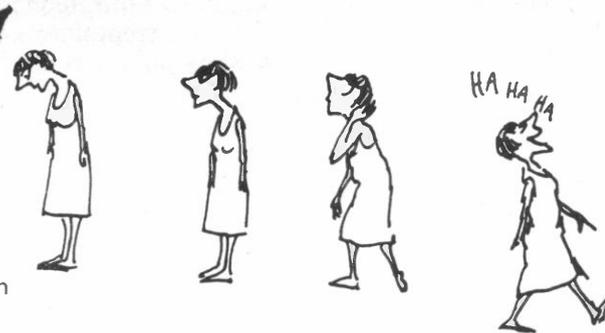
Les Valseuses. Film de Bertrand Blier. D'après son roman, du même titre.

Elles valsent, les femmes, entre les mains de deux filous, sympathiques, pétulant de santé et de gaieté. Ils cumulent la force de leur âge avec la fraîcheur des enfants qu'ils sont restés. « Ils jouent bien », disent souvent les spectateurs en sortant... trop bien ! c'est du bon cinéma, de celui qui vous distrait en vous inoculant la dose nécessaire d'optimisme pour ne plus voir le reste !

De la bonne aventure de ces filous à bonne étoile, on retient le culte de l'orgasme, et les défis que ce culte provoque sur les mœurs bourgeoises traditionnelles. C'est une sorte de rêve pour les révoltés... hommes ! Et les femmes ? ?

A peine sont-elles « provocantes », telles du gibier, souvent apeurées, sur la défensive, ou bien désabusées, et même, désespérées.

Sans légende.....



L'espoir de ces femmes, c'est le pâle espoir de connaître l'orgasme, du moins pour les filles jeunes et apétissantes ; les autres, elles peuvent aller se rhabiller, sinon se suicider.

Dans ce rêve, sans fin et plein d'illusions (trompeuses), c'est eux les forts, les purs, les durs qui savent vivre leur révolte, en conquérants, en vainqueurs.

Leur liberté sexuelle y apparaît comme le label de LA libération, alors qu'elle n'est rien de plus que :

- femmes baisées,
- femmes qui attendent que le viril voyou leur montre le chemin du sexe.

Célestine.

REPORTAGEREPORTAGE..... REPORTAGEREPORTAGE

DARBOYDARBOYDARBOY



Il nous a semblé important de savoir quelle avait été la nature de la participation des femmes dans le conflit Lip (cf. le n° des « Pé-troleuses » ; à l'imprimerie Darboy où la lutte a été menée de façon très similaire, on a cherché de même à connaître l'opinion des femmes sur la lutte. Car un élément propre à l'entreprise se dégage : le départ immédiat des cadres et du personnel ouvrier strictement féminin à l'annonce des licenciements collectifs, sans indemnités.

Pour comprendre la situation de ces femmes, il faut savoir que c'était une entreprise familiale, composée de deux bâtiments situés à 500m l'un de l'autre, dont l'un était réservé aux bureaux et ateliers des hommes (où se trouvaient les machines) et l'autre au façonnage (c'est-à-dire : pliage, découpage de cartons, brochures, présentoirs, etc.) qui étaient des ateliers où travaillaient uniquement des femmes.

La liquidation de cette entreprise est déclarée le 18 février (alors que 140 millions de commandes sont en cours !) et les 93 ouvriers et employés sont licenciés sans indemnité.

Les réactions face à ce licenciement collectif ont été diverses selon les services. Immédiatement les 25 cadres des bureaux sont partis (à l'exception d'un seul), ainsi que toutes les femmes du façonnage, sauf une.

Ceux qui décidèrent de lutter pour leur droit aux indemnités, étaient une trentaine : c'est-à-dire la majorité des hommes ouvriers sur machines, ainsi que la totalité des femmes aux bureaux (dactylos, standardiste, monteuse-dessinatrice), plus la seule femme du façonnage.

A l'unanimité, l'occupation fut votée le 1er mars avec le soutien actif de l'UL-CGT et des élus municipaux. Après avoir réclamé vainement leurs droits aux autorités compétentes, ils popularisent leur lutte à Montreuil et ailleurs et décident le redémarrage de la production de l'entreprise (désapprouvés par le syndicat du livre parisien CGT).

Après plus de 70 jours d'occupation, les travailleurs ont obtenu presque en totalité leurs indemnités, en faisant jouer la loi votée grâce à la lutte des travailleurs de Lip : « En cas de faillite, les travailleurs sont créanciers privilégiés (donc premiers payés) sans attendre la mise en vente de l'entreprise ». Cette loi était applicable qu'à partir du 1er mars, mais heureusement la liquidation du 18 février ne parut au Journal officiel que le 20 mars !

Ce sont ces 6 femmes qui participèrent activement à l'occupation au même titre que les hommes, qui ont tenu à s'expliquer sur la différence des réactions des femmes entre les bureaux et le façonnage.

Pourquoi ce départ en masse des femmes de l'atelier ?

Cet abandon trouve ses sources dans les conditions et relations de travail de cet atelier où les femmes jeunes avaient peu de temps de maison et pas de qualification. L'une d'entre elle nous l'explique ainsi :

— d'abord à cause de la division par les chefs

« Pourquoi faut-il, quand il y a des chefs, qu'ils nous séparent ? ... Ce que je trouve drôle, c'est qu'il y a encore des petites femmes de 20 ans qui restent comme il y a 50 ans, sans chercher à évoluer, sans chercher à comprendre pourquoi le chef préfère une femme plutôt qu'une autre et va faire ce partage qui fait qu'il y en a une qui pleure, l'autre qui a une crise de nerfs... Et celle qui est préférée, au lieu de comprendre le jeu de patron, va se sentir supérieure !!... et puis sans arrêter les petits cancans, les petites histoires sur le dos des autres... »

Il y a celles qui comprennent ce qui se passe, mais qui ont peur ; pourtant, je leur disais : si tu n'existes pas, si tu n'es pas à ton poste, le chef n'a rien, lui non plus n'a pas lieu d'exister ! »

— des conditions et relations dans le travail

« On n'arrive pas à avoir une bonne entente quand une nouvelle entre, lui dire gentiment « sans te tuer, tu feras comme ça ; ça sera très bien, et ça sera bien pour tout le monde »... non, on lui dit rien, et on la laisse foncer comme une folle à se crever, et au bout de 8 jours elle en pourra plus et d'un seul coup la cadence va tomber, ou on dit, si elle est pas vive, c'est qu'elle sait pas travailler, c'est qu'elle est inférieure... Mais pourtant, c'est pas une preuve, parce qu'on fait tant de l'heure, qu'on est supérieure à une autre, celle qui en fait moins, elle est peut-être aussi intelligente qu'une autre. Les chefs, eux, ils voulaient rien savoir, au contraire, ils étaient heureux de cela et faisaient tout pour qu'elle s'en aille, ils disaient : « elle est inutile ».

« Ici, c'est comme n'importe où, avant une femme avait plusieurs années de présence, vis-à-vis d'une nouvelle, c'était comme si elle avaient acheté la maison, comme si l'usine lui appartenait !... C'est pas parce qu'on a des années de maison qu'on ne doit pas gagner le même salaire, puisqu'on fait le même travail ; mais on pourrait compenser l'ancienneté par des primes de quelque chose. »

« Vous ne pouvez pas savoir, c'étaient des cadences à s'abrutir ; vous rentriez abruties après 9 H de travail (à 6,95 F de l'heure !). Moi, j'appelais ça du lavage de cerveau ! Une fois à la maison, on avait tout juste le temps de se faire à manger, la vaisselle, un peu de télé... et encore ! Puis, ce qui était terrible, c'est quand on avait son poste, c'était terminé, impossible de changer ! on pouvait garder le même poste pendant 18 ans. On en avait ras-le-bol ! On aurait voulu changer ! Mais toujours ces mêmes mouvements... on était comme des robots. »

— de l'absence de syndicalisation

« Les filles, elles avaient honte de prendre un timbre, unecarte, pourtant elles se plaignaient toute la journée, mais c'est pourtant normal de se défendre ! elles ne se rendaient pas compte que si elles avaient été toutes bien unies, syndiquées toutes, on aurait pu faire quelque chose !

Ce sont les hommes qui voulaient qu'il y ait une femme déléguée pour savoir ce qui se passait au façonnage, mais c'est pas possible de faire du syndicalisme dans une ambiance pareille !

Puis les hommes, ils nous aidaient pas eux non plus ! eux aussi ils disaient « le façonnage, c'est inutile, ça vaut pas la peine d'être mieux payé »

« Quant aux filles qui venaient se plaindre, au lieu de me suivre, y a des cas, mais c'est formidable !... je revendiquais, et au moment où on les mettait au pied du mur, le patron disait : « c'est ça ou ça ». Elles m'abandonnaient... c'était la fin, elles perdaient leurs moyens, elles disaient non, qu'elles avaient rien demandé, comme des petites filles !... »

— du conditionnement de la femme

« On est encore des femmes objets, c'est que les hommes ne laissent pas les femmes prendre leurs responsabilités... très peu d'hommes admettent qu'une femme prenne un livre qui parle de politique, ou un journal. Les femmes votent, mais elles votent comme leur mari. Très peu ont d'opinion personnelle, on se sentent concernées !... elles sont conditionnées, et quand vous pensez autrement qu'elles, vous leur faites peur ! vous êtes dangereuse ! ».

Et maintenant, avec l'occupation ? : « j'ai appris à connaître les femmes du bureau dans la lutte. J'ai été surprise de rencontrer des points de vue qui me plaisent. » concluait la femme du façonnage. Celles des bureaux, coincées entre les différents membres de la famille qui formaient la direction, disaient qu'elles n'avaient pu participer aux grèves ; ce que comprenaient les délégués du personnel, pour la plupart des ouvriers ; mais que maintenant elles avaient pu briser leur isolement avec les ouvriers des machines, et elles se sont expliquées.

C'est vraiment cet aspect de la lutte qui apparaît essentiel, car cette unité sera décisive dans la remise en route de l'usine, rachetée par un nouveau patron et où tous les occupants devraient être réembauchés.

Elles et ils restent vigilants devant toutes les manœuvres d'intimidation du nouveau patron qui leur a déjà dit « au début, pas de syndicat ! Puis vous commencerez à 10 h de travail par jour pour aider au redémarrage de l'entreprise, etc., etc. »



A L'OMBRE DES JEUNES FILLES EN FLEURS !...

L'oppression de la fille en tant que fille commence dès sa naissance : chaussons roses ou chaussons bleus ? L'éducation à l'école et l'éducation dans la famille sont les deux mamelles de l'oppression spécifique de la fille, car cette éducation n'est pas n'importe laquelle, elle n'est pas semblable à celle reçue par le grand frère ou le cousin.

La première éducatrice est donc la famille, cellule clef de cette société. C'est au berceau qu'on apprend la distinction entre les sexes, entre le rôle du père et celui de la mère. On saute sur les genoux de l'un, on joue, et on est nourrie, lavée, soignée par l'autre. IL nous apprend la force, l'autorité, l'indépendance, et ELLE la douceur et la soumission. De plus, au petit garçon ses parents diront : « Ne pleure pas, tu es un homme », mais chez leur fillette ils guetteront le premier signe de « coquetterie », innée à leurs yeux bien entendu.

Plus tard, au temps de l'école et du lycée, garçons et filles auront bien appris à agir conformément aux lois de la distinction entre sexes. Ainsi, avant le dîner, la fille mettra le couvert ou aidera à la cuisine, mais le fils conservera des tâches plus nobles comme par exemple ouvrir la bouteille de vin.

Dans la famille comme à l'école, on apprend à respecter l'ordre établi. A la fin du XIXème siècle, Jules Ferry et ses amis, ayant peut-être résolu le problème posé par l'Eglise de savoir si oui ou non les femmes avaient une âme, ont concédé aux filles le droit à l'instruction publique. On ouvrit donc des lycées spécialement pour les filles. Mais, au fait, pourquoi ne pas avoir simplement permis l'inscription des filles dans les lycées existants ? L'enseignement donné ne serait-il pas le même ? Nous avons donc droit dans cette « bonne société démocratique bourgeoise » de faire des études avec bien entendu, pour ce qui est de la théorie, égalité totale entre filles et garçons.

Cependant, cette bonne éducation est tout d'abord réservée aux filles de la bourgeoisie, car les autres ne peuvent se permettre matériellement de suivre des études longues ; elles doivent s'intégrer rapidement dans la vie active, surtout si elles ont des frères qui passeront avant elles pour faire des études puisque la jeune fille est avant tout destinée à se marier, à fonder un foyer, son métier restant annexe. Les CET leur dispensent un enseignement en vue de métiers bien féminins comme par exemple couturière.

Que ce soit dans les CET ou dans les lycées, où les filles sont orientées vers les études littéraires ou études dites « féminines » en attendant le mariage, la division entre filles et garçons s'accroît.

Le rôle subalterne des filles amène chez elles certaines relations inexistantes chez les garçons, comme le problème de savoir qui est la plus belle, qui plaira le plus. Inutile de décrire le nombre de minutes passées à chaque inter-classe pour se recoiffer, se maquiller. Inutile de souligner l'importance prise par la mode vestimentaire.

* * * * * FEMMES NOUVELLES (suite) * * * * *

Sous le titre « FEMMES : VOTEZ FLORA », un groupe MLF de Lyon a diffusé un « bulletin de vote » détonant :

« (...) Nous les femmes nous devons agir ensemble sans délai :

- Pour l'avortement libre et gratuit et la contraception pour les jeunes filles, contre le « devoir conjugal », les brutalités « viriles », la claustration au foyer, l'insécurité dans la rue, la pornographie misogyne et la double journée.

- Pour établir dans chaque quartier, sous contrôle populaire : 10 fois plus de crèches et garderies, ouvertes aux enfants de 1 mois à 6 ans 24 h sur 24 h, des restaurants, laveries et salles de réunions publiques.

- Pour le versement direct de la moitié du salaire du mari aux ménagères, la suppression des métiers « réservés » à chaque sexe, la semaine de 30 heures et des salaires décentes pour les travailleuses.

Nous les femmes, nous voulons cela par dessus tout pour avancer vers le but :

- la participation des femmes à la production sociale, dans un monde où le salariat et le patronat doivent être abolis, comme le réclame le syndicalisme ouvrier. Nous ne désirons pas cesser d'être entretenues pour devenir exploitées !

- la suppression de la famille patriarcale monogamique, cellule fermée de propriétaires privés égoïstes hostiles à la communauté et reposant sur l'oppression de la femme par le mari, des enfants par les parents.

La répression sexuelle y est totale : tous rapports sont interdits entre garçons et filles, les filles enceintes sont mises à la porte et les filles mariées difficilement acceptées.

La discipline est plus forte dans les lycées de filles, la politique moins tolérée. L'obligation est faite d'avoir des blouses, ainsi nous représentons un lycée « ordonné et propre ». Pour que la propreté et l'ordre règnent toute l'année, on établit le changement de blouses tous les 15 jours. Blouse rose, blouse beige, couleurs féminines mais strictes ! Dans les lycées de filles uniquement cet ordre est instauré. Tout est organisé de façon à ce que les filles restent filles : par exemple, les cours de couture, l'enseignement ménager... Mais aussi le sport : nous avons d'abord une réduction des heures de gymnastique, ensuite, nous ne jouons pas à des « jeux violents ».

La répression sexuelle inhérente à cette société s'abat tout spécialement sur le « sexe faible ». L'école, mais plus encore la famille transmettent LEUR idée de la sexualité, c'est à dire avant tout la procréation, l'Amour avec un grand A dans le couple, marié bien entendu et fidèle : en un mot le foyer.

Il y a quelques contradictions dans la famille à ce sujet : il faut cacher tout ce qui est sexuel mais cependant la joie de la mère éclate au grand jour quand la fille a ses règles pour la première fois et sa fierté est visible quand son fils fait ses premières « expériences ». C'est le signe de la « virilité » de son fils, mais si sa fille agit de même, alors c'est qu'elle a « le vice dans la peau ». La fille soumise et passive doit plaire et attendre les propositions des « mâles ». Il y a généralement complicité entre la mère et la fille pour les affaires de cœur.

Si la fille est soumise, elle doit être possessive et ce même hors du couple. En effet, il faut souligner l'importance de sa dépendance vis à vis du garçon avec qui elle sort. C'est son « bol d'air frais » qui la change de sa vie quotidienne, routinière, du lycée à la

maison. Pour elle, perdre ce garçon, c'est perdre sa seule fenêtre ouverte sur la vie.

Les garçons sont possessifs également mais pas pour les mêmes raisons : chaque fille est « sa nénette », son bien, même s'il sort avec plusieurs filles. Pour lui, c'est signe de sa virilité, de sa supériorité d'homme. D'ailleurs, pour eux, les filles, et les filles seules, doivent se « débrouiller » pour ce qui est de la contraception. C'est leur problème et si elles ne veulent pas être enceintes, elles doivent prendre leurs précautions.

De plus chez les garçons court le mythe de la libération des femmes, ce qui pour eux donne : « Tu veux pas baiser avec moi, donc t'es pas libérée ». Effectivement, nous ne sommes pas « libérées », eux non plus, car il est impossible d'avoir une liberté totale sans un changement des structures économiques et sociales et des mentalités.

Quand une fille refuse de faire l'amour avec lui, le garçon, vexé dans son amour-propre, ne supporte pas un tel refus et il dira souvent : « Ah ! T'es avec un autre » ou bien : « T'es pas libérée, t'as la trouille, t'es une conne ».

La famille, par ses structures et son idéologie, pousse les jeunes vers l'homosexualité surtout dans les premières années de l'adolescence. Il semble que l'homosexualité entre filles est plus facilement acceptée car elle cadre mieux avec le rôle de soumission et de passivité.

C'est donc dès l'enfance et tout au long de l'adolescence que famille et école s'entendent pour bourrer le crâne des filles, pour les préparer à leur rôle de femme belle et bête, soumise et tendre, mère et ménagère.

Voilà la division du travail selon les sexes dès l'enfance.

Voilà la répression sexuelle renforcée pour les filles.

Voilà l'école des jeunes filles en fleurs...

Groupe Femmes Lycée 16ème



* * * * * Nous les femmes, il nous revient d'indiquer la voie pour réaliser « l'Unité Humaine », la réconciliation des sexes pour laquelle combattait Flora Tristan il y a 100 ans dans notre pays * * * * *

* * * * * Vous les femmes, jeunes filles, ménagères, travailleuses, grands-mères, faites comme nous et faites mettre ce bulletin dans l'urne et dans l'assiette de tous nos mâles * * * * *

GISCARD : NOUS N'ABANDONNERONS PAS NOTRE LIBERATION

Giscard est passé et la colère me prend.
Mitterrand, ç'aurait été une victoire de classe – très partielle et très précaire, c'est vrai – mais dans la mesure où la libération des femmes ne s'accomplira pas sans la victoire du prolétariat sur la bourgeoisie, une bataille gagnée ne nous laissait pas indifférentes, ni intellectuellement, ni affectivement, ni même matériellement.

Giscard c'est :

– une politique d'augmentation des prix, et par rapport à ça nous n'avons qu'un moyen de défense : des comités de contrôle des prix ;

– une politique de licenciements ; les petites entreprises, le textile, jugées non rentables par le capitalisme monopolistique vont sauter les premières (cela a d'ailleurs commencé). Qui retrouve-t-on dans ces boîtes : les femmes ;

– une valorisation de la femme au foyer. Pour nous faire avaler la pilule du retour au foyer, Giscard, précédé en cela par « Laissez-les-vivre », a promis durant sa campagne électorale un vague salaire maternel. Si l'on songe que l'allocation de salaire unique représente actuellement 100 F par mois, on peut imaginer que ce salaire représentera à peu près 200 F par mois. Ce qui revient à dire que notre travail ménager et maternel vaut entre 0,50 F et 1 F de l'heure pour la capitalisme. On comprend dans ces conditions qu'il renâcle à construire des crèches, des laveries collectives et des restaurants de quartier ;

– une défense des « valeurs familiales ». Bien qu'il soit l'émanation du grand capital, celui qui a besoin de femmes bien contraceptées et bien avortées, Giscard est soutenu par l'extrême-droite qu'on retrouve à « Laissez-les-Vivre ». Aussi la libéralisation et la gratuité de l'avortement sont loin d'être acquises. Et nous aurons encore des luttes dures à mener.

Le mouvement des femmes se construira à travers nos revendications et nos luttes unifiées dans les quartiers, les lycées, les CET et les entreprises. Il sera la seule garantie contre l'enlisement dans des défaites ou même des victoires partielles.

Il sera surtout la garantie que nous voulons nous libérer de notre propre oppression et que nous n'abandonnerons pas notre parole, nos désirs, notre volonté de changement de société.

VANESSA

le Premier mai, nous étions dans la rue....

Le premier Mai, nous étions plusieurs milliers dans la rue pour exprimer notre détermination : continuer à mener la lutte, même pendant la campagne électorale.

Pour nous, les femmes, il n'y a pas de trêve dans notre exploitation et notre oppression quotidiennes.

Regroupées derrière la banderole des « Pétroleuses », nous avons crié :

– NON A L'EXPLOITATION : nous ne voulons plus être les dernières employées et les premières licenciées ; nous ne voulons plus d'un double travail pour un demi salaire.

– NON A L'OPPRESSION : nous ne serons plus des pondeuses salariées, nous ne serons plus des mineures sociales sur lesquelles « on se penche » pendant la valse des bulletins.

– NOUS NE SOMMES PAS MERES OU PUTAINS !

C'est la première apparition de masse des « Pétroleuses ». Le tract explicatif en quatre pages que nous avons distribué a été bien reçu, et de nombreuses femmes ont rejoint notre cortège.

A noter : nous avons été les seules à organiser une crèche improvisée, dans deux voitures ! La carence à ce propos des autres organisations participantes est manifeste, et il faut exiger qu'elles mettent aussi en place des crèches.

Nos mots d'ordre manquaient peut-être encore d'imagination et d'élaboration, mais le plus positif est que soient apparues les « Pétroleuses », avec un certain nombre de groupes parisiens.

**PAS DE TREVE
DANS LA LUTTE DES FEMMES !**

**LA SOCIETE QUE NOUS VOULONS
NE SE FERA PAS SANS NOUS !**

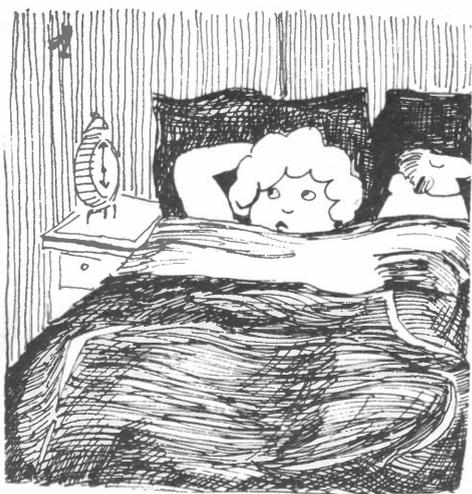
Groupe Nanterre.



CE QUE LES PETROLEUSES CHANTAIENT DANS LA MANIFESTATION DU 1er MAI
(Sur l'air de Cadet Roussel) :

Giscard on va aller t'causer
Du prix d'la viande et d'la cherté
Au lieu d'payer le prochain terme
Les aristos à la lanterne
Ah Ah Les femmes vraiment
Se moquent d'un homme intelligent

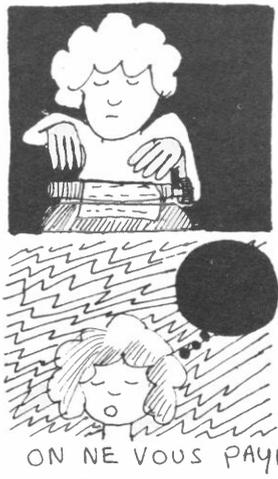




DEBOUT TOUT LE MONDE! LE DEJEUNER EST PRÊT.

ton café va être froid.

dépêche toi MARC, c'est l'heure de l'école.



ON NE VOUS PAYE PAS POUR DORMIR!



TU VIENS AU CINEMA CE SOIR.
- non je ne peux pas...



fais attention, épelle, bien...



ÇA SENT BON!!!
(dit-il...)



A TABLE! LE DINER EST PRÊT...



Je m'occupe du petit, je fais LA VASSELLE, JE RANGE LA CUISINE, JE FAIS MA TOILETTE et J'ARRIVE...

TU VIENS TE COUCHER?

(Suite, à demain!!!)

Journal chanté d'une femme

en ménage

refrain le matin, je me lève en chantant
et le soir, je me couche en dansant

couplets :

- ① tout le jour, je fais la fête
on m'levé et c'est déjà chouette
je commence par nettoyer
et je vais vite leur faire leur café pendant qu'ils regardent la télé
- ② A 7h, il faut qu'y sois prête
fraîche, dispose et très coquette
je m'entasse dans le métro
pour y faire mes 8 heures de boulot.
- ③ Mon patron me pince le fesses
le regard plein de promesse
et il est si bon pour moi
que j'aurais pu être le 13^{em} mars.
- ④ en rentrant faut qu'je me dépêche
car le gosse est à la crèche
je prépare le dîner
pendant qu'ils regardent la télé
- ⑤ Mon mari encore s'inquiète
qu'à 10h je n'sois pas prête
car depuis qu'il est couché
il m'attend plus que moi
pour baiser

groupe 18^e (Paris)